

Hommage à Husam Tammam

Patrick Haenni, Khaled Hamza, Stéphane Lacroix, Abdelaly Hamiddine

Le 26 octobre 2011, Husam Tammam s'est éteint après plus de deux ans de combat contre la maladie. La perte de Husam comme individu, ami, compagnon de route est insupportable. Mais c'est aussi un chercheur exceptionnel et visionnaire que nous perdons.

Un homme libre

En effet, Husam Tammam n'était pas un expert de l'islamisme à proprement parler, pensant à partir des lignes des différents *think tanks* interprétant la réalité



de l'islamisme. Il n'était pas non plus un universitaire testant, sur l'islamisme, diverses théories. Il était avant tout un penseur libre, au sens où il ne pensait pas à partir d'une institution, académique, politique ou partisane. En lieu et place, il puisait, en dilettante, partout où il trouvait de quoi nourrir ses intuitions, rendues possibles par une proximité à la fois res-

pectueuse et critique de son objet : dans les textes islamiques classiques, dans le discours militant contemporain, dans les concepts de ses nombreux amis chercheurs occidentaux, dans l'observation aiguisée des réalités changeantes des formes de la religiosité musulmane contemporaine, en Égypte comme ailleurs dans la région.

Un regard à large focale

Sa liberté, c'était d'abord un regard qui ne se résumait pas à une certaine demande politique : l'islamisme l'intéressait, mais il pensait au-delà et visait le redéploiement contemporain de l'islam, non seulement dans le politique, mais également dans la société. Husam était intéressé autant par la question du pouvoir que des mentalités, tant des organisations militantes que des pratiques religieuses anodines et, *a priori*, politiquement sans importance comme les transformations des *anashid* islamiques ou l'étrange fascination des cercles islamiques pour les théories du *management* à l'américaine. Sur ce fond, à savoir la capacité à analyser le politique « par le bas », par la sociologie et l'empathie, il a su, en précurseur, percer certaines dynamiques de fond traversant les Frères musulmans actuellement comme leur progressive « salafisation » et « ruralisation ». Par là, il mettait le point sur une thèse centrale qui traversa ses écrits : les Frères musulmans sont en perpétuelle interaction avec l'environnement social qu'ils entendent réformer.

La revanche des sociétés : les Frères et l'air du temps

Et la réforme se fait bel et bien dans les deux sens : les Frères musulmans sont dans l'air du temps.

Ils sont d'abord dans l'air du temps de l'État-Nation. Une des premières études de Husam, sur l'organisation internationale des Frères, a bien montré comment, depuis la première guerre du Golfe, les Frères musulmans sont pris en tenaille entre la défense d'un idéal supranational et des intérêts nationaux qu'ils sont *de facto* forcés d'intégrer.

Ils sont ensuite dans le temps du marché. Ses études sur la nouvelle « culture militante des Frères » (*thaqafa ikhwâniyya*) ont bien montré que les Frères n'échappaient pas à une certaine culture de masse mondiale. La montée d'un courant d'auto-critique au sein des Frères a en quelque sorte cristallisé, au sein de certaines composantes du mouvement, cette affirmation d'une culture jeune, individualiste, anti-autoritaire qui a reformaté l'ensemble du champ religieux avec l'apparition des « nouveaux prêcheurs » comme Amr Khaled, Tariq Suwaydan ou Abdullah Gymnastiar.

Les Frères sont enfin dans « l'air du temps salafiste » selon le terme de Husam ; l'islam politique de la confrérie n'est en effet pas extérieur au salafisme même si Frères et salafistes sont désormais rivaux sur la scène politique. Bien au contraire, le salafisme a su irriguer la culture militante des Frères de ses conceptions et de ses représentations, ce qui a contribué de manière décisive à affaiblir

le courant dit « réformiste » de leaders comme Abdelmeneim Abou al-Foutouh, dont Husam était particulièrement proche.

Des Frères débordés

Les écrits de Husam sont ainsi un appel à banaliser les Frères musulmans. Ils ne sont pas dans un pur rapport de contrôle sur la société qui les entoure ; celle-ci détermine leur destin autant que l'inverse. Par ailleurs, Husam a aussi relevé rapidement que l'affirmation de l'islam passait par des opérateurs toujours plus divers et que les Frères tendaient à se faire déborder à la fois sur leur « gauche » — avec le mouvement des nouveaux prêcheurs et l'émergence d'un islam « *light* », centré sur l'individu, ouvert sur l'Occident, refusant la mobilisation sur l'identitaire et préférant voir dans l'islam un réservoir de valeurs plus que de normes — et sur leur « droite » — avec la montée en puissance du salafisme, adepte du précepte plus que de la valeur, non seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur de l'organisation. Le paysage post-révolutionnaire égyptien confirma d'ailleurs bien cette vision : le *coming out* politique des salafistes d'un côté, l'apparition d'un courant politique inspiré du religieux, mais cherchant le principe plus que le précepte, la valeur plus que la norme. Entre la politisation des hommes du précepte, salafistes, et la structuration des hommes du principe, post-islamistes selon le terme que Husam utilisait faute de mieux, les Frères auront à gérer une scène islamiste toujours plus concurrentielle.

Sur les traces de Husam... relire le moment révolutionnaire

La révolution n'aura pas, à ce jour, vraiment révolutionné les Frères. Elle conforte globalement les grandes tendances décrites précédemment par Husam : « salafisation », perpétuation du « courant de l'organisation » comme force dominante, marginalisation croissante des réformistes, poussées de critiques internes et reprises en main subséquentes.

C'est donc aux marges des Frères, à leur « gauche » et à leur « droite », qu'il est sans doute le plus possible de situer une recherche soucieuse de continuer le chantier intellectuel qu'avait élaboré Husam. Tout d'abord sur l'entrée en scène politique du salafisme. Attendue et « normale » pour les uns, considérant que les réticences à la participation politique étaient politiques plus que théologiques, surprenante pour les autres, considérant qu'il y a là un revirement de nature dans la posture salafiste, le passage à la politique partisane des salafistes interpelle.

Plus précisément, elle permet d'éclairer un thème cher à Husam, pourtant laissé en friche, à savoir le « comment » du changement des organisations idéologiques. Sur le mode de l'intuition, Husam aimait croire que, en matière de changement, ce sont les pratiques plus que les grandes orientations idéologiques qui mènent le bal. En situation post-révolutionnaire, le salafisme égyptien serait alors dans une situation de rattrapage idéologique. La question reste ouverte

En second lieu, à la gauche des Frères, l'émergence de ce courant « post-islamiste » (fait d'anciens ex-Frères, de jeunes ex-Frères, de jeunes pieux sans engagements préalables) à la faveur de la révolution recèle sans doute le plus de potentiel de recherche pour qui voudrait prolonger les réflexions de Husam. Ce courant se cristallise dans le cadre des mobilisations pré-révolutionnaires, comme le mouvement du 6 Avril, la campagne de soutien à Baradei ou encore les mobilisations anti-torture autour de la figure emblématique de Khaled Saïd, jeune homme ordinaire tombé sous la torture non moins ordinaire dans un poste de police d'Alexandrie ou encore sur les blogs des jeunes Frères imprégnés dès 2004 de cette culture globale anti-autoritaire et égalitaire qui allait faire le lit du consensualisme révolutionnaire.

Banaliser l'islamisme : un acte humaniste

Dans l'esprit de Husam, « l'organisation » est donc loin d'être cet appareil étanche, réticent à toute forme d'influence extérieure dont rêvent les hommes du « courant de l'organisation » (*tayâr al-Tanzim*). Durant ces deux dernières années, un de ses centres d'intérêt portait sur les manuels de formation religieuse et politique des militants des Frères. Là encore, en partant du centre, il revient vite sur l'environnement, constatant une fois encore que la formation des militants des Frères doit bien peu à ce savoir livresque militant et bien plus à l'influence diffuse des différentes sources de savoir travaillant la « culture Frère » (*thaqafa ikhwâniyya*) : les shaykhs indépendants comme Mohamed al-Ghazâli ou Youssef al-Qaradawi, les chaînes satellite religieuses, la plupart d'obédience salafiste, les nouveaux prédicateurs, Amr Khaled en tête. Bref, à la base, c'est bien souvent le dilettantisme plus que la rigueur idéologique du militant discipliné qui prévaut.

Au-delà, Husam a bien compris que c'est bien la notion même d'alternative islamique qui est remise en cause : non seulement les Frères ne sont pas ce *Deus ex machina* capable de changer à sa convenance les sociétés qui ont avec lui l'Islam en partage, mais la dynamique de réaffirmation de l'islam, tout identitaire qu'elle puisse être par ailleurs, n'est pas hors d'un certain « temps mondial ». Parce qu'elles divisent souvent à tort, ou parce qu'elles masquent les vraies questions, Husam se méfiait depuis longtemps des problématiques identi-

taires ; il ne cherchait pas dans l'islam une alternative, ni ne le plaçait en situation d'opposition ou d'hostilité. Banaliser l'islamisme autant que l'islamisation a bien été, pour Husam, une démarche de chercheur autant qu'un acte d'humanisme.

A tout le moins, c'est ainsi que nous nous permettons, de manière posthume, d'interpréter sa démarche.



Husam Tammam en compagnie de Patrick Haenni.